

L' Abeille.

10^{ème} ne Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

10^{ème} Année.

VOL. X.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 24 AVRIL 1862.

N 17.

LE PORTRAIT.

De se faire tirer certain homme eut envie.
Chacun veut être peint une fois en sa vie.
L'amour-propre de son métier
Est ami des portraits : cet art qui nous copie
Semble aussi nous multiplier.
Ce n'est pas là notre unique folie.
Le portrait achevé, notre homme veut avoir
L'avis de ses amis, gens experts en peinture.
Regardez, il s'agit de voir
Si je suis attrapé, si c'est là ma figure.
Bon, dit l'un, on vous a fait noir ;
Vous êtes blanc. Cette bouche grimace,
Dit un autre : ce nez n'est pas bien à sa place,
Repriend un tiers : je voudrais bien savoir
Si vous avez les yeux si petits et si sombres ?
Et puis en vérité que servent-là ces ombres ?
Ce n'est point vous enfin ; il faut tout retoucher
Le peintre en vain s'efforce ; il a beau se facher
Sur cet arrêt ; il faut qu'il recommence.
Il travaille, fait mieux, réussit à son choix,
Et gagerait tout od bien cette fois
Pour la parfaite ressemblance.
Les connaisseurs assemblés de nouveau,
Condamnant encore tout ouvrage.
On vous allonge le visage ;
On vous creuse la joue ; on vous ride la peau.
Vous êtes là laid et sexagénaire ;
Et, flatterie à part, vous êtes jeune et beau.
Eh bien, leur dit le peintre, il faut encore refaire ;
Je m'engage à vous satisfaire,
On j'y brûlerai mon pinceau.
Les connaisseurs part, le peintre dit à l'homme,
Vos amis, de leur nom il faut que je les nomme,
Ne sont que de francs ignorans ;
Et si vous le voulez, demain je les y prends.
D'un semblable tableau je laisserai la tête,
Vous mettrez la vôtre en son lieu ;
Qu'ils reviennent demain l'affaire sera prête.
J'y consens, dit notre homme ; à demain donc ; adieu.
La troupe des experts le lendemain s'assemble ;
Le peintre leur montrant le portrait d'un peu loin.
Cela vous plaît-il mieux ? dites, que vous en semble ?
Du moins j'ai retouché la tête avec grand soin.
Pourquoi nous rappeler, disent-ils ? Quel besoin
De nous montrer encore cette ébauche ?
S'il faut parler de bonne foi ;
Ce n'est point du tout lui ; nous l'avez prit à gauche.
Vous vous trompez, messieurs, dit la tête ; c'est moi.

LA MOTTE.

DU LANGAGE FIGURÉ.

Ce serait une erreur de croire qu'une langue ne connaît les images et tous ces artifices désignés sous le nom de figures, que lorsqu'elle est parvenue à sa maturité ; non, ce ne sont point là des ornements dont elle se revêt, comme pour dérober aux regards les rides de sa vieillesse ; ce sont plutôt des grâces inséparables de son enfance : plus elle est jeune, plus elle aime

à s'en parer et le premier beguement d'un peuple s'exprime par des images.

Les hommes qui parlent une langue pauvre encore, ne sont-ils pas, en effet, obligés de recourir aux figures ? Mille objets les entourent et quelques mots seulement pour les désigner. Avec une monnaie bien rare, ils sont tenus à des échanges infinis en nombre. Que feront-ils lors leur détresse ? Ils combineront, ils compareront. Ils procéderont par voie d'allusion, de rapprochement ; et, à chaque instant, on verra naître sur leurs lèvres de nouvelles images, tantôt riantes et gracieuses, tantôt majestueuses et grandes, toujours expressives et le plus souvent d'une naïve vérité. Le monde sensible avec lequel ils se sont d'abord familiarisés, leur aient leur légèreté à explorer un autre monde, plus difficile à décrire, celui des idées et des sentiments. Pour exprimer leur désirs, leurs émotions, leurs souffrances et leurs plaisirs, ils auront recours aux objets physiques qui rappelleront ces différents états de l'âme, et les rendront, pour ainsi dire, visibles à l'œil.

Mais ce n'est point seulement la nécessité qui force un jeune peuple à user de figures. Dans l'enfance d'une société, l'imagination et les passions jouent un rôle considérable : les hommes leur obéissent en aveugles. Ils rencontrent, tous les jours, des objets nouveaux, et passent tour à tour de la crainte à la surprise, de la surprise à l'étonnement : ces dispositions les portent à l'exagération et à l'hyperbole ; le langage en reçoit une teinte particulière : les traits les plus vigoureux, les couleurs les plus fortes, les expressions les plus énergiques y abondent. Pour eux, eh un mot, comme pour tous les autres hommes, le langage est la physionomie de l'âme ; et comme leur âme s'échange facilement, elle communique à leur langage le feu dont elle est animée.

Des exemples viennent à l'appui de ces réflexions et les fortifient. Rien n'est plus pittoresque que le langage de nos anciens peuples sauvages d'Amérique. Les Iroquois, dans leurs traités diplomatiques, mettent beaucoup plus de figures que les poètes dans leurs chants, même quand ils sont le plus animés. On pourrait faire un re-

cueil des discours prononcés, à différentes époques, par les chefs de nos tribus Canadiennes. Eh bien, ces enfants primitifs du sol qui n'ont eu pour maîtres d'éloquence que le silence des forêts et le spectacle de la nature, savent par fois rencontrer de ces figures hardies qui feraient honneur, non pas à un rhéteur mais à un grand orateur. " Disons-nous, s'écrie l'un d'eux qui voyait sa nation indignement dépossédée de son domaine par les Anglais, dirons-nous aux os de nos pères, levez-vous et suivez-nous ! "

Les livres sacrés, écrits eux aussi dans une langue primitive, étincellent, à chaque page de mille figures, intraduisibles dans nos idiomes. On a donné à ce style, frémissant de poésie, le nom de style oriental ; peut-être serait-il plus juste de dire que tel sera toujours le langage des écrivains des sociétés encore jeunes. Homère n'a pas vécu en Arabie comme Job : pourquoi ces deux grands génies semblent-ils de la même famille ? serait-ce parce qu'ils ont vu l'aurore de deux civilisations ?

Mais le langage, en vieillissant, acquiert, tous les jours, de nouvelles richesses ; son répertoire devient plus abondant ; bientôt il possède des mots pour désigner tous les objets, pour exprimer jusqu'aux plus simples nuances de la pensée : les circonlocutions lui deviennent inutiles. Laisant alors de côté son antique vêtement, orné pourtant de desseins parfois si beaux et si pittoresques, il recherche un costume plus modeste ; la simplicité fait place à la pompe, la précision à cette ampleur où chaque pensée parlait aux yeux bien plus qu'à l'esprit. L'imagination, qui auparavant était la maîtresse du logis et disposait tout à sa guise, a fait place à sa sœur qui devient reine à son tour, l'intelligence. Celle-ci veut la clarté avant tout, et rejette de son domaine, tout ce qui peut l'altérer. Le langage gagnera donc en précision, mais il perdra de sa couleur ; il sera plus réglé dans sa marche ; mais on n'admira plus en lui d'héreuse hardiesse. Ce n'est plus une grande scène de la nature que vous avez sous les yeux, mais un parterre bien cultivé et où tout est bien aligné.

Ainsi naissent et grandissent les lan-